

Autorité et liberté Authority and Freedom

Andrée Paradis

Volume 21, numéro 86, printemps 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54920ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, A. (1977). Autorité et liberté / Authority and Freedom. *Vie des arts*, 21(86), 10–82.

AUTORITÉ ET LIBERTÉ

L'année 1976 aura été propice, sur le plan international, à la mise en valeur des revues d'art. En suscitant des bilans, des analyses, en multipliant les présentations innovatrices, en provoquant des réflexions sur leur état, leurs problèmes, leurs difficultés financières et leurs projets, on aura contribué à mieux cerner le rôle de la revue d'art qui est encore, jusqu'à nouvel ordre, celui d'informer et d'assurer une pensée critique autour des œuvres.

Parmi les nombreuses manifestations de 1976 relatives à cette question, il y a lieu de mentionner une importante exposition, tenue d'avril à septembre au Victoria et Albert Museum, **The Art Press**; deux conférences internationales, la première à l'Université de Sussex, en avril, et la seconde à Bologne, en mai; un hommage sans précédent rendu à Londres par The Gallery à **Artforum** également en mars et avril; et, enfin, le numéro d'automne de **Studio International** entièrement consacré aux revues d'art. Ce numéro est un tour de force à plus d'un titre. Drôlement honnête, il permet à une revue de la réputation de **Studio International** de se remettre en question (d'une manière presque masochiste) et d'orienter son champ de tir pour l'avenir. Aux autres revues, il apporte la certitude d'objectifs communs, sous différents vocables, et une meilleure connaissance des contraintes assez similaires qu'il faut accepter. Donc, un coup d'œil qui reconforte.

Ceci dit, plusieurs autres constatations restent à faire. Ainsi, la prolifération des périodiques, l'émergence des journaux d'avant-garde, l'équilibre budgétaire atteint par un certain nombre de publications au moment où l'on parle de crise de l'édition et où l'on signale à grand fracas la disparition de quelques périodiques, ont de quoi rassurer. Mais il est évident que, si **Studio International** éprouve le besoin de susciter une introspection collective sur des problèmes de régie interne au lieu de continuer à informer sur l'art qui se fait, c'est qu'il y a un problème sérieux quelque part. Et ce problème fondamental, qui nous concerne tous, porte sur des définitions, des orientations. C'est la contestation de sa politique éditoriale (trop thématique, discriminatoire envers la peinture, etc.) qui a décidé Roger Cork, rédacteur en chef de la revue depuis 1975, à réagir et à prouver une fois de plus que, pour lui, publier une revue d'art, c'est une manière d'apprendre et d'inciter si possible ceux qui ont le goût de l'innovation à trouver les moyens d'action nécessaires pour transformer constamment le champ de la perception. Son objectif principal consiste à présenter l'art non comme un phénomène étroit qui serait restreint à des caractéristiques internes mais plutôt comme un des nombreux modes d'appréhension qu'empruntent les différents secteurs de l'art pour interpréter et façonner les forces évolutives de la vie contemporaine. Roger Cork a donc adopté la formule thématique, avec tout ce qu'elle comporte de risques et de possibilités, pour démontrer l'éternelle complexité du phénomène de l'art dans ses rapports avec toutes les formes de la pensée créatrice et vivante. La politique éditoriale ainsi conçue devient une exploration constante de toutes les sphères d'activités qui ont des influences plus ou moins directes sur l'art.

Le numéro thématique est-il un meilleur outil qu'un autre pour appréhender cette vérité? C'est la formule de plusieurs revues à l'heure actuelle, mais ce n'est pas la seule. Une formule composée qui utilise dossiers, documents, enquêtes, peut être aussi efficace. Elle a l'avantage d'être plus souple, de laisser le lecteur libre de ses interprétations. Le risque du thème, c'est de s'y enfermer, de raffiner sur ses développements et de passer à côté de l'essentiel, l'art qui se fait au jour le jour, dans sa nue vérité. Et, même dans ce cas, les revues les plus exigeantes n'arrivent pas à rendre compte entièrement du phénomène courant de la création artistique.

Dans les pages qui suivent, nos lecteurs trouveront un dossier concernant l'art actuel à Toronto. Il a été préparé par le rédacteur invité, le Dr Roald Nasgaard, Conservateur de l'art contemporain à l'Art Gallery of Ontario, qui a cherché, avec son équipe, à explorer les relations qui existent entre l'art, la photographie, le vidéo et les cérémonies rituelles. A la caractéristique de coexistence s'ajoutent d'autres liens plus subtils, qui invitent à la découverte. Je remercie les réalisateurs du dossier ainsi que les traducteurs de leur collaboration bien dévouée.

Andrée PARADIS

LES COLLABORATEURS DU CAHIER

David BUCHAN, artiste et écrivain, est directeur des publications d'Art Metropole, Toronto. Eric CAMERON, artiste et critique bien connu, est professeur et directeur des études post-universitaires au Nova Scotia College of Art. Peggy GALE, journaliste indépendante, conférencière, est chargée des opérations vidéo à Art Metropole, Toronto. Walter KLEPAC, critique d'art de Toronto, a

publié des articles dans **ArtsCanada**, **Parachute** et **Queen Street Magazine**. Roald NASGAARD, écrivain et conservateur de l'art contemporain à l'Art Gallery of Ontario, enseigne à l'Université York de Toronto. Gilles RIOUX, enseigne l'histoire de l'art à l'Université Concordia de Montréal.

English Translation, p. 82

NÉCROLOGIE

POUR QU'ILS CONTINUENT D'EXISTER

HOMMAGE A PAUL GOUIN ET A
MARIUS PLAMONDON

L'écrivain Pierre Baillargeon regrettait qu'au Québec, chaque génération, ignorante de la précédente, est oubliée de la suivante, et il ajoutait que nos morts sont plus morts que les morts des autres pays — les leurs ont cessé de vivre, les nôtres ont cessé d'être.

Des hommes comme Paul Gouin et Marius Plamondon disparaissent, et notre vie n'en est guère perturbée. Pourtant, ces deux grandes figures du monde artistique ont, chacune dans leur sphère, tenté de nous donner plus de conscience de ce que nous sommes, de ce que nous pouvons réaliser.

Paul Gouin, par le biais de la culture, après une carrière politique mouvementée où il a agi comme réformateur dans le champ de la politique provinciale. En créant l'Action Libérale Nationale, un peu avant les élections de 1935, Paul Gouin se proposait de «relibéraliser le Parti Libéral». La réalité fut autre — en s'associant à Maurice Duplessis, un nouveau parti vit le jour, l'Union Nationale, et les libéraux furent battus. Vers 1948, il devint clair à l'homme, à qui le courage intellectuel et l'initiative n'avaient jamais fait défaut, que la politique, sans un enracinement réel dans la culture, risquait de s'embourser dans des formules stériles. C'était un sage et un visionnaire. Paul Gouin fit un choix: celui de la priorité du culturel sur le politique. A partir de ce moment-là, il

choisit de revendiquer sur tous les plans la liberté de l'esprit et celle du goût comme fondamentales. Il a voué à la protection du patrimoine son intelligence et toutes ses énergies, sans négliger un appui constant aux réalisations culturelles naissantes. C'est ainsi qu'il fut un des membres fondateurs de notre revue.

Il nous a quittés par un matin froid de décembre. Dans la petite église de Bonsecours, au cœur du Vieux Montréal qu'il a tant aimé, ses amis sont venus lui rendre hommage. Les jeunes bardes du quartier ont bien compris qui il était vraiment quand ils ont chanté, au milieu de l'émotion et de la surprise générale, *Quand il est mort le poète*.

C'est par le biais de l'art que Marius Plamondon a patiemment élaboré, à Québec, pendant une quarantaine d'années, une œuvre de création et de formation. Maître verrier, il a été l'un des rares à perpétuer dans notre pays un art qui, depuis ses origines médiévales, a connu successivement des périodes glorieuses et des temps d'effacement.

Le plus souvent associé à l'art religieux, le vitrail est tributaire des préoccupations architecturales et esthétiques d'une époque. Il ajoute de la lumière, du soleil aux temples de la spiritualité et, plus récemment, à ceux de l'industrie et de la vie publique. Marius Plamondon s'intéressait aux problèmes actuels du vitrail. Analyste discret, aimant la recherche et la technique très poussée, il apportait un grand soin au choix des verres qui entraient dans ses compositions. Pour en voir quelques exemples, il faut aller au Collège de Joliette, aux églises du Saint-Sacrement, de Saint-Charles-Garnier, des Saints-Martyrs, à la chapelle des Franciscaïns, à Québec.

Homme de culture, bien enraciné dans son époque, Marius Plamondon était aussi un éducateur impatient d'éveiller chez ses élèves le goût de la hardiesse et de l'innovation. Dans son œuvre, investie d'une force tranquille, nous reconnaissons le propre d'une pensée qui est nôtre.

Andrée PARADIS

TOMBEAU DE LÉO AYOTTE

Un de nos lecteurs de Laval, M. A.-L. D'Hovan, s'indigne du «silence quasi total» — qu'il juge scandaleux — des médias d'information lors de la mort du peintre Léo Ayotte. Même s'il dit n'avoir pas connu personnellement l'artiste, il nous adresse à ce sujet une lettre de plus de cinq pages en prose et en vers.

Faute de place, nous devons nous contenter de publier le passage suivant: «Si les médias d'information n'ont pas trouvé digne de mention la mort du peintre Léo Ayotte pour sa valeur personnelle, c'est, en premier lieu, un mépris pour la mort et, en même temps, un mépris pour soi-même et pour tous les vivants qui l'ont aimé, y compris une grande partie du public à qui ils doivent leur existence et leur raison d'être.»

A l'École des Beaux-Arts de Montréal, Ayotte, pendant plusieurs années, se trouva à bénéficier, d'une manière un peu particulière, de l'enseignement de Charles Maillard. Un beau jour, il décida de mettre ses connaissances à profit et se lança dans la peinture. Doué et industriel, il y réussit fort bien, et ses œuvres, notamment ses paysages, lui procurèrent de fervents admirateurs et, ce qui mieux est, des acheteurs fidèles. Les uns et les autres partageront l'avis de M. D'Hovan. — J. B.

TEXTS IN ENGLISH

AUTHORITY AND FREEDOM

By Andrée PARADIS

The year 1976 has been an auspicious one on the international scene for the development of art magazines. By setting up evaluations and analyses, by increasing innovative presentations, by instigating thoughts on their condition, their problems, their financial difficulties and their future plans, we have contributed to understanding better the rôle of the art magazine which is still, until further notice, that of informing and assuring critical reflection on creations.

In relation to this matter, there is good reason to mention, among the many manifestations of 1976, an important exhibition, *The Art Press*, held from April to September at the Victoria and Albert Museum; two international conferences, the first at the University of Sussex in April and the second at Bologna, in May; an unprecedented tribute rendered *Artforum* of New-York by The Gallery in London, also during March

and April; and, finally, the autumn issue of *Studio International*, devoted entirely to art magazines. This issue is a feat of strength on more than one count. Particularly honest, it allows a magazine of *Studio International's* reputation to inquire into itself (in an almost masochistic manner) and to orientate its scope for the future. To other magazines it brings the certainty of mutual objectives, under different terms and a better knowledge of the rather similar limitations that must be accepted. Therefore, a comforting glance.

This having been said, several other facts remain to be stated. Thus, the proliferation of periodicals, the emergence of avant-garde newspapers, the financial balance attained by a certain number of publications at a time when a crisis in publishing is being discussed and when the disappearance of some periodicals is noisily being noted, these are reassuring. But it is obvious that, if *Studio International* feels the need to instigate a collective introspection on the problems of internal administration instead of continuing to inform on the art that is being produced, the reason is that a serious problem exists somewhere. And this basic problem, which concerns all of us, has to do with definitions and orientations. It was the criticism of his editorial policy (too thematic, discriminatory toward painting, etc.) that decided Roger Cork, editor in chief of the magazine since 1975, to react and to prove once again that, for him, publishing an art magazine is a way of learning and, if possible, inspiring those who are inclined to innovation to find the means of the actions necessary to constantly transform the field of perception. His principal aim is to present art, not as a narrow phenomenon which would be limited to internal characteristics, but rather as one of the many ways

of understanding used by the different domains of art to interpret and form the evolving forces of contemporary life. Roger Cork has therefore adopted the thematic formula with all that it implies of risks and possibilities to show the eternal complexity of the phenomenon of art in its relations with all the forms of creative, living thought. The editorial policy thus conceived becomes a constant exploration of all the spheres of activity having more or less influence on art.

Is the thematic issue a better tool for understanding the truth? It is the formula for several magazines at the present time, but it is not the only one. A composite formula that uses records, documents, and inquiries can be as effective. It has the advantage of being more flexible, of leaving the reader free in his interpretations. The risk of the theme is in being closed within it, in being too punctilious concerning its developments and in skirting the essential point, the art produced from day to day, in its unadorned truth. And, even in this case, the most demanding magazines do not succeed in fully reporting the current phenomenon of artistic creation.

In the following pages, our readers will find a report concerning present-day art in Toronto. It was prepared by guest editor Dr. Roald Nasgaard, contemporary art curator at the Art Gallery of Ontario, who, with his assistants, tried to explore the relations existing between art, photography, video, and ritual ceremonies. To the characteristic of co-existence are added other, more subtle ties, which invite to discovery. I wish to thank those who produced the report as well as the translators, for their very devoted collaboration.

(Translation by Mildred Grand)